

ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an . . . . .	30 fr.
Six mois . . . . .	16
Trois mois . . . . .	8
Poste :	
Un an . . . . .	35 fr.
Six mois . . . . .	18
Trois mois . . . . .	10

On s'abonne :

A SAUMUR,  
chez tous les Libraires ;

A PARIS,  
Chez DONGREL et BELLIER,  
Place de la Bourse, 33 ;

A EWIG,  
Rue Flécher, 2.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c.  
Réclames, — . . . . . 30  
Faits divers, — . . . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES  
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.  
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,  
Chez M. HAVAS-LAFFITE et Cie,  
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

2 Octobre 1879.

Chronique générale.

Pendant que la République française et le Siècle réclament des mesures de salut public contre le cléricalisme, la Marseillaise dit de son côté :

« Le péril, aujourd'hui, ce n'est ni le royalisme ni l'impérialisme. Le péril, c'est l'immobilisme. Le péril, c'est la politique qui s'effraie des programmes de Louis Blanc et de Blanqui, parce qu'elle consiste à n'avoir aucun programme, à éluder ou à repousser toutes les réformes, à ajourner indéfiniment toutes les questions. Le péril, c'est la politique des discours de riens mis en scène par Henri Monnier et des faiseurs de riens dont le gouvernement et les Chambres nous ont offert, depuis huit mois, les plus parfaits échantillons. »

Avis à M. Gambetta et à ses ministres !

Il résulte des demandes qui sont faites dans presque toutes les écoles congréganistes de Paris, qu'il y aura pour la rentrée des classes un bon tiers en plus d'élèves qu'il y en avait l'année dernière.

M. Jules Ferry ne se doutait pas faire une si bonne réclame aux institutions religieuses.

On nous assure que le gouvernement espagnol aurait chargé son ambassadeur à Paris de remettre à M. Waddington une note diplomatique concernant les agissements de certains chefs du parti républicain d'Espagne résidant à Paris, agissements qui ont pour but, par leurs menées, de favoriser la propagande révolutionnaire des ennemis de la royauté, et ce, grâce au droit d'asile

qu'ils reçoivent en France et dont ils abusent.

Nous pouvons annoncer de source certaine que les ministres sont aujourd'hui d'accord pour réagir vigoureusement contre les tendances qui se manifestent parmi certains amnistés de la Commune.

Les députés présents à Paris en ce moment ne se gênent pas pour dire qu'ils ne prennent pas au sérieux les manifestations, plus bruyantes que réfléchies, provoquées par les voyages des ministres.

On lit dans le Petit-Caporal :

« Quelques journaux ont affirmé, ces jours derniers, que le prince Napoléon-Jérôme rendrait prochainement visite à S. M. l'Impératrice Eugénie.

« Ces journaux, ou bien leurs lecteurs, ont été mystifiés. — S. M. l'Impératrice part le 2 octobre pour l'Ecosse, ce qui montre assez qu'elle n'attend pas la visite du prince Napoléon, dont on annonce le départ pour l'Italie.

« Au retour d'Italie, il ne semble pas vraisemblable que le prince Jérôme se rende jusqu'en Ecosse pour rendre ses devoirs à l'Impératrice, alors qu'à Chislehurst, le jour des funérailles du Prince impérial, il a refusé de monter, sur l'invitation de Sa Majesté, les quelques marches qui conduisaient chez l'auguste veuve de Napoléon III. »

Le 29 Septembre.

Les échos si longtemps endormis du château de Chambord se réveillent aujourd'hui à la voix des amis fidèles qui, non contents d'organiser à Paris quatorze banquets pour célébrer l'anniversaire de M<sup>re</sup> le comte de Chambord, ont voulu que la demeure royale dont il porte le nom retentisse aussi d'un

hymne d'amour et d'espérance, dans ce jour si plein de souvenirs et de douloureux rapprochements.

Le 13 février 1820, date fatale ! avait vu tomber le duc de Berry sous le fer de Louvel qui, comme Ravallac, avait frappé juste et n'avait pas manqué sa victime, et quand, sept mois après, au milieu des émotions encore si vives de ce sinistre événement, l'auguste veuve donna le jour à un fils dans lequel allait revivre la branche aînée des Bourbons, cette frêle existence échappant à tant de menaces et à de tels dangers dut en effet paraître miraculeuse, et ce fut tout d'une voix que le peuple français acclama ce premier rejeton comme « l'enfant du miracle ».

Les hommages qui entourèrent son berceau ; le nom de duc de Bordeaux qui lui fut donné pour récompenser la fidélité de cette ville alors si royaliste ; les vers de Lamartine et de Victor Hugo qui depuis... mais alors ils partageaient l'allégresse et l'opinion générales ; les sympathies si vivement exprimées par le corps diplomatique qui, dans une adresse à l'heureuse mère, disait que son fils devenait l'enfant adoptif de l'Europe, tous ces témoignages mis en regard de ce que nous voyons aujourd'hui n'attestent-ils pas plus que les plus beaux sermons de Bossuet et de Massillon le néant des grandeurs humaines et la frivolité des passions populaires !

Le jeune prince n'avait pas atteint sa dixième année que la révolution de Juillet 1830 le condamnait à cet exil qui dure encore depuis près d'un demi-siècle.

L'abrogation des lois de proscription a cependant permis à l'héritier de tant de rois de visiter ce palais de Chambord, vrai chef-d'œuvre de la renaissance, édifié à grands frais par François I<sup>er</sup>, et qui a successivement abrité tant de splendeurs et tant de gloires : le bon roi Stanislas, le vainqueur de Fontenoy, l'illustre maréchal de Saxe ; le prince de Wagram, cet utile préparateur des victoires impériales, et, avant ces glorieux possesseurs, toutes les illustrations de la France pendant plus de deux siècles.

Dévasté, saccagé, ruiné par les Vandales de la Révolution, le château de Chambord a perdu ce qu'on ne pourrait lui rendre à prix d'argent : les peintures de Léonard de Vinci, les fresques de Jean Cousin, les faïences de Bernard de Palissy, les émaux de Petitot, les statues, les coupes, les aiguières dues au pinceau de Benvenuto Cellini et de Jean de Boulogne, et ces riches tentures d'Arras et des Gobelins que la magnificence de Louis XIV avait prodiguées à la plus somptueuse des demeures royales.

La Révolution a traité le palais de François I<sup>er</sup> comme elle a traité la famille royale des Bourbons, et c'est devant ces ruines lamentables qu'un banquet de 4,500 couverts, établi sous une tente à l'abri des chênes séculaires, vient de réunir les plus beaux noms de France dans une pensée commune doublement méritoire, la fidélité au drapeau, la fidélité au malheur.

De tous les points de la France, en effet, des royalistes ont répondu à son appel, et Chambord donnait lundi un spectacle véritablement émouvant.

Des ouvriers, des chefs d'atelier, des cultivateurs, des gentilshommes, des bourgeois, étaient réunis dans une pensée commune de patriotisme.

A midi, M. l'abbé Gavaud, curé de Chambord, a dit la messe dans l'église paroissiale, infiniment trop petite pour contenir la foule énorme qui se pressait aux abords du sanctuaire, la tête découverte.

Aussitôt après la messe, les invités se sont rendus à la salle du banquet. C'est une tente immense et élégante dressée avec beaucoup d'art par la maison Belloir ; elle est disposée de manière à contenir douze cents personnes assises.

La circulation a été très-habilement ménagée ; aussi n'y a-t-il aucun désordre, aucune confusion, et chacun, sans distinction de rang ou de fortune, peut prendre la place qui lui convient.

Déjà toutes les tables sont occupées, et il reste même en dehors de la salle une foule énorme à placer et une foule plus considérable encore qui n'a pu pénétrer dans l'en-

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

AVENTURES D'UN GENTILHOMME

LE MANOIR DE ROSVEN

HAUTS FAITS DU CITOYEN FAMINE.

(Suite.)

Un groupe de sans-culottes fatigués et surtout peu rassurés de voir les paysans courir sur la lisière des bois, se rapprocha des deux interlocuteurs dont le colloque, à en juger par l'échantillon, menaçait de se prolonger.

Un des plus hardis ne craignit pas de déclarer qu'on avait encore cinq ou six lieues à faire.

— Par des chemins perdus ! dit un autre en déguisant sa voix.

— A travers les plus dangereuses communes ! murmura un troisième.

— Je ne savais pas que ce fût si loin !... — J'ai des affaires pressantes pour demain matin... — Que les gendarmes arrêtent les aristocrates, c'est leur service !...

Ces paroles plus ou moins compromettantes furent confusément prononcées.

Si l'on avait été au pied de l'arbre de la liberté intramuros, le citoyen Famine aurait tonné contre la tiédeur de ses compatriotes ; mais en rase campagne, loin de tout cabaret, sur une grande route de mauvaise mine, il se renferma dans sa dignité.

— A Kermarek ! cria une voix.

Kermarek était une gentilhommière de peu de valeur, habitée par une vieille dame noble, dont les fils passaient pour émigrés, quoiqu'elle eût fait constater le contraire par des certificats en bonne forme.

Au lieu de tourner à gauche dans un sentier encaissé entre de hauts fossés, ce qui devenait nécessaire pour se rendre à Rosven, — il ne fallait, pour aller à Kermarek, que suivre la route pendant un petit quart de lieue.

— A Kermarek ! répéta la troupe.

Dix minutes après, la bande de pillards s'abattait sur la demeure de la pauvre veuve ; on fit main-basse sur tout ce qu'elle possédait ; la gentilhommière fut ensuite brûlée aux cris de : Vive la République ! et le citoyen Famine donna l'ordre aux gendarmes de se saisir de la vieille châtelaine, qui le soir même était écrouée dans la prison de Yannes.

Cet exploit satisfait sans doute les ardents républicains, lesquels rentrèrent chez eux plus ou moins

ivres, — le citoyen Famine le plus ivre de tous, au point qu'on fut obligé de le porter du dernier cabaret à son domicile.

Le lendemain, dans une harangue des plus violentes, le vaillant chef de l'expédition accusa l'infortunée prisonnière de tous les maux de la patrie, mais il ne prononça plus le nom de Rosven, et ses compagnons n'en ayant pas dit davantage, le manoir fut oublié encore cette fois.

LES GAVÉSIO.

Jean du Gavre, qui fréquentait la ville, apprit aux autres fermiers comment les choses s'étaient passées.

Mais antérieurement l'on était venu jusqu'à Rosven, on pouvait donc y revenir. Il n'était pas probable que les patriotes se laissassent toujours décourager ; le district disposait d'ailleurs d'une gendarmerie qui ne reculait pas, et d'une force armée considérable ; enfin, à Ploërmel, qui était moins éloigné que Yannes, il y avait eu aussi des réunions de sans-culottes où l'on avait proféré des menaces contre le manoir ; d'un jour à l'autre on devait craindre que l'antique demeure de La Faugerais ne fût traitée comme venait de l'être la petite maison Kermarek ; — cependant on ne parla de rien au bonhomme Jean-François.

Armand, son frère le vicomte, ses fils Hilaire, et le chevalier Ermel, ainsi que Kerfantun, se concertèrent.

Les jeunes femmes étaient auprès des vieillards ; mais les gentilshommes réunis discutaient sur les événements du jour, lorsque Pierre Gavésio, suivi de ses fils, fit demander par Alain la permission d'entrer dans la grand-salle.

Ce n'était point l'usage du vieux fermier de procéder ainsi ; d'habitude, la porte lui était ouverte à toute heure ; — sa démarche avait donc quelque chose de solennel qui fit impression sur les châtelains.

— Qu'ils entrent ! et qu'ils soient les bienvenus ! dit Armand d'un ton grave.

Pierre Gavésio paraissait profondément triste ; — ses quatre fils, Yvon, Salafin, Alain le voltigeur, et Malo, ainsi que Bastin, son gendre, qui, après le refus de maître Piment du Diadème, avait épousé Toinette, et enfin Jean du Gavre, se rangèrent derrière lui en face des maîtres.

Le vieux fermier dit alors d'une voix émue :

— Il y a eu un temps où les maîtres étaient tranquilles ; alors les fermiers étaient contents. Mais à cette heure on brûle les manoirs, on saccage les églises, on guillotine les gentilshommes... Voilà, Messieurs, ce que nous disions les uns aux autres, dimanche a fait huit jours, quand Morvan-Béquille, venant de Yannes, a passé chez nous. Et comme

ceinte réservée, n'ayant pas de cartes d'invitation.

Le service du contrôle des cartes avait été parfaitement organisé; on passait d'abord à des guichets où quatre commissaires du banquet examinaient les cartes, puis on arrivait à des tourniquets où les invités passaient un à un. De cette manière, la foule a pu être contenue et s'est écoulée peu à peu dans le plus grand ordre.

Le comte de Déservillers présidait la table d'honneur; il avait à sa droite M. Numa Baragnon et à sa gauche M. le duc de Rivière, sénateurs; venaient ensuite MM. Bourgeois, de Baudry-d'Asson, le comte de Maillé, députés; MM. le marquis de Gouvello et Amédée Lefèvre-Pontalis, anciens députés; MM. le général Paulze d'Ivoy, de Fleury, le marquis de Rancogne, le comte Maurice d'Andigné, de Barberey, le duc d'Azaray, le comte Rôzan, le comte de Mauny.

A côté de la table d'honneur, une table avait été réservée à la presse: l'Union, la Gazette de France, le Figaro, la France Nouvelle, la Civilisation, le Triboulet, le Gaulois et divers journaux de province y étaient représentés. Il s'y trouvait aussi des reporters anglais venus exprès pour rendre compte de cette fête.

M. le comte de Déservillers a pris la parole; il a porté le premier toast au Roi dans un langage à la fois ferme et élevé, qui a profondément ému l'assistance. Voici le texte de ce toast :

« Messieurs, le 29 septembre 1820, lorsque le treizième coup de canon annonça à la France la naissance de Henri-Dieudonné de France, ce fut une explosion de joie générale.

« Le 29 septembre 1820 fut un de ces jours qui marquent dans la vie d'un peuple; un de ces jours bien rares, où l'espérance est dans tous les cœurs, où de longs et beaux horizons d'avenir se déroulent devant tous les regards. D'où vient qu'aujourd'hui, à plus d'un demi-siècle de distance, nous éprouvons les mêmes émotions? Ah! messieurs, c'est que nous pensions tous que la mission de l'enfant de 1820 a été retardée et qu'elle n'est pas accomplie. Le temps n'a pas diminué notre confiance, et cela parce que la vie de M<sup>r</sup> le comte de Chambord est aussi étonnante que sa naissance. A travers tant de vicissitudes, à travers tant de révolutions, au milieu d'un long exil, elle a conservé une admirable unité, une incomparable majesté. Du haut de la supériorité de son intelligence et de la foi dans sa mission, M<sup>r</sup> le comte de Chambord a dominé les événements.

« En vain la calomnie s'est efforcée d'amoindrir sa grande figure, elle a dû renoncer à l'attaquer de front; alors elle a changé sa tactique, elle s'est inclinée devant les qualités de M<sup>r</sup> le comte de Chambord; mais, a-t-elle dit, il ne connaît pas son époque, il ne connaît pas son pays. Singulière accusation portée contre l'homme du monde qui les a le plus étudiés! Les yeux sans cesse tournés vers la France, M<sup>r</sup> le comte de Chambord connaît toutes ses aspirations, toutes ses tendances, tous ses besoins; j'en prends à

témoin les hommes spéciaux de tous les partis, qui sont allés lui poser les questions les plus délicates de la politique, de l'administration, de l'économie politique; j'en prends à témoin les admirables lettres qu'il a écrites et dans lesquelles il ne cesse de répéter que le grand problème politique de notre époque est l'union de l'autorité et de la liberté, et que lui seul, par le grand principe qu'il représente, est capable de le résoudre.

« On a dit qu'il était l'homme d'un parti, et il ne cesse de proclamer qu'il est tout à tous: et le parti légitimiste lui-même, après cinquante ans de fidélité, dit avec lui qu'il n'est pas l'homme d'un parti, qu'il appartient à tous, qu'il est roi de France.

« On a dit qu'il était l'homme d'une classe; à cela M. le comte de Chambord a voulu répondre par un acte.

« C'était en Angleterre. M. le duc de Beaufort avait l'honneur de le recevoir, et, selon l'usage anglais, les convives avaient été placés d'après leurs titres. Monseigneur s'en aperçut; il déclara qu'en France l'usage était de classer les hommes selon leur mérite: et notre grand Berryer fut mis à ses côtés.

« On a dit qu'il ne voulait pas régner; à cela M. le comte de Chambord a répondu par l'admirable rapprochement de ces deux mots: *Je le dois et je le veux.*

« On a dit enfin que le pays ne voulait pas de lui, et le mot « impossible » a été lancé comme un mot d'ordre.

« Messieurs, on ne peut longtemps tromper un peuple, on ne le trompe pas toujours; arrive nécessairement le moment où, lassé du mensonge, dégoûté par l'égoïsme, un pays a soif de vérité, d'honnêteté et de dévouement.

« Ce moment est venu: la France veut vivre; la France veut se sauver. Ils l'ont compris, les hommes politiques, les représentants de la presse qui sont venus saluer à Chambord l'aurore d'une nouvelle renaissance. Voilà ce qu'il a compris aussi, ce généreux champion des grandes et saintes causes qui, du fond du Midi, nous apporte l'appui de sa renommée et de sa chaleureuse parole.

« Le moment est venu: nous en avons pour gage la démarche significative des hommes de bonne volonté qui, foulant aux pieds d'absurdes préjugés, sont venus aujourd'hui à Chambord.

« Est-ce un parti qu'ils sont venus chercher? Non, messieurs, ils sont venus à cette France monarchique, qui veut asseoir les libertés publiques sur le principe stable, inaltérable, traditionnel, de l'hérédité; ils sont venus à celui qui, seul, peut nous rendre nos libertés, nos gloires, nos traditions, nos qualités; à celui qui, seul, peut assurer la paix, parce que, seul, il peut nous apporter des alliances; à celui qui, seul, peut réunir les esprits, inspirer les dévouements, protéger tous les intérêts, rallumer tous les flambeaux.

« Messieurs, à la santé du roi! »

Après M. Desservillers, M. le marquis de Rancogne a prononcé un très-remarquable

discours auquel nous empruntons les extraits suivants :

« Messieurs, la pensée de l'union de toutes les forces conservatrices n'est pas une pensée nouvelle; elle a surgi dans tous les cœurs le jour où le pays envahi, terrassé, par l'ennemi du dehors, a donné au monde le spectacle lamentable de vaincus s'entr'égorgeant sous les yeux de leurs vainqueurs. Ce jour-là, sous le coup du double désastre d'une défaite profonde et d'une insurrection insensée, il s'est produit comme une détente des passions politiques; on l'a appelée « trêve des partis »: c'était plutôt, au fond, un armistice, l'armistice de l'épuisement.

« En effet, les conservateurs au pouvoir ayant cru devoir retenir pour leur gouvernement le nom de la République, ce qui n'était qu'une transaction entre eux est devenu le terrain de luttes ardentes.

« Je ne veux pas faire l'histoire d'un passé si près de nous; je n'ai voulu que rappeler l'origine et la raison d'être de l'union conservatrice: elle est née du péril social, elle s'est donnée pour tâche de le conjurer. Vous voyez comment elle a réussi, car c'est à elle (illusions ou calculs), que nous devons la République, devenue le gouvernement légal de la France, et la chute des derniers remparts qui arrêtaient les assaillants; ils sont aujourd'hui nos maîtres, ils nous le font durement sentir. (Vifs applaudissements.)

« Pourquoi donc l'union conservatrice ne nous a-t-elle pas préservés? C'est qu'elle se composait d'éléments désagrégés au fond, qu'elle n'unissait en réalité que des appréhensions, en un mot, que sa formule était purement négative. Or, Messieurs, il n'y a de force que celle qui est homogène, il n'y a de force que dans l'affirmation.

« Toutefois, messieurs, ne regrettons pas cette tentative; elle n'aura pas été infructueuse. Ne nous eût-elle réunis qu'un jour, si elle nous a donné un enseignement, si elle nous a préparés à une entente plus large et plus efficace, remercions l'union conservatrice du bienfait qu'elle nous aura légué: je dis légué, car, telle qu'elle était, elle n'existe plus. (Bravos.)

« Où retrouver, en effet, les éléments qui la composaient alors? (Rires.) Où pourraient-ils être? Quelle place y a-t-il pour eux dans la République radicale, socialiste et bientôt communaliste? (Applaudissements.) Non, il n'y a pas de République conservatrice; soyons justes, il ne pouvait pas y en avoir: la poussée incessante des couches nouvelles, des couches avides, ne le permet pas. (Bravos répétés.)

« N'en est-il pas de même du parti impérialiste? Je parle de son immense majorité, de ceux qui s'étaient placés sous son égide pour y trouver les garanties de l'ordre et de la préservation sociale. Cette égide n'a-t-elle pas disparu? Ne reposait-elle pas tout entière en ce jeune prince, dont les sentiments personnels, je lui rends cet hommage, justifiaient, mais justifiaient seuls, cette confiance. (Bravos!) Il n'existe plus, il a succombé, non sans gloire, emportant avec lui

toutes les espérances plausibles, qui ne seraient plus que d'étranges, que d'aveugles illusions, si elles se reportaient sur celui que ses divergences antisociales et ses palinodiques politiques ont fait rayer du livre de sa famille. (Bravos!) Messieurs, l'heure est passée des coalitions hétérogènes, car le terrain est déblayé; les camps sont tranchés, les vrais adversaires sont en présence: d'une part, la République, avec ses conséquences subversives, et de l'autre... Regardez à l'horizon, vous y verrez poindre la Monarchie, la Monarchie héréditaire (Applaudissements prolongés), conservatrice, protectrice des intérêts nationaux. C'est désormais ce point de l'horizon qui s'éclaire comme un phare pour rallier la phalange des forces conservatrices. Oui, messieurs, vous pourriez avoir été, au titre de conservateurs, républicains, impérialistes... Aujourd'hui, la logique de votre patriotisme a fait de vous des royalistes, je le proclame. (Triple salve d'applaudissements.)

« Nous sommes royalistes, parce que nous avons souci des intérêts du pays (Bravos); nous en avons le souci parce que ses intérêts sont précisément les nôtres. On a condamné d'une manière générale toute inspiration dont l'intérêt est le mobile; on a dit que les intérêts étaient égoïstes; voulez-vous être rassurés sur la valeur des vôtres? Demandez-vous si celui qui vous est personnel est d'accord avec l'intérêt de tous; et quand votre conscience, votre conscience française, vous l'affirmera, ne craignez pas d'en faire la base de votre opinion politique. L'intérêt collectif, n'est-ce pas l'agrégation des intérêts particuliers, et le patriotisme n'est-il pas le partage entre tous des intérêts de la patrie? (Bravos répétés.)

« J'en veux choisir un exemple, parce qu'il est fondamental, et parce que, parlant à des hommes qui possèdent et cultivent la terre, je suis sûr d'être compris. Est-il un intérêt plus national que l'intérêt agricole? Chacun de vous cependant peut dire: C'est le mien. C'est le vôtre, oui; soyez-en fiers, car là est la vraie source de la prospérité générale, la source mère, d'où découlent toutes celles qui font la fortune de la France. (Applaudissements.) Eh bien! messieurs, si cette source s'épuise; si la ruine de l'agriculture est imminente; si nous voyons dans cette ruine la main néfaste de la République, notre répulsion pour elle n'est-elle pas justifiée? Et la recherche d'un gouvernement protecteur n'est-elle pas légitime? (Applaudissements prolongés.)

« La République, dans notre pays, a, pour son malheur et pour le nôtre, ses traditions inébranlables, ses dogmes obligatoires: « Liberté, Egalité, Fraternité »; elle s'est contrainte elle-même à convertir en fait ce qui n'est qu'une abstraction; et, impuissante à y réussir, dans le domaine de la politique, elle en veut tenter l'application dans les questions d'ordre économique: là, ils ne sont pas moins faux, et de plus, ils sont désastreux. (Bravo! bravo!)

« Sur le terrain des échanges entre nations jalouses du développement de leur production, la liberté absolue est un mythe, l'égalité est boiteuse, la fraternité menteuse

ceux-ci étaient à la métairie avec Pontaven, Poulglaz et cinq à six autres, je disais, moi: — Faut tous se faire hacher jusqu'au dernier, plutôt que de laisser les gens de Vannes emmener M. Armand, ou ces dames, ou ces messieurs. » Et tous de la ferme ont répondu: — « Voilà qui va bien! » Morvan-Béquille n'a jamais parlé si clair que ce jour-là: — « Prenez vos fusils, dit-il, mettez-y des pierres neuves, et chargez-les avec des balles plutôt qu'avec du petit plomb! puis vous irez à Saint-Ermel le jour de l'assemblée, pour que tous les braves gens du pays fassent de même. » Moi j'ai dit: « Morvan a raison! » Pour lors, Alain est venu près de M. Ermel, et moi, j'ai pris conseil de M. Michel, et Yvon de M. Hilaire: et un de ces soirs, comme nous étions rentrés du travail, M. de Kerfuntun a ouvert la porte et s'est assis sur le banc du foyer. Vous tous, Messieurs, vous avez dit la même chose que Morvan-Béquille, la même chose que moi, Pierre Gavésio. Ça fait donc qu'allant à Saint-Ermel, nous parlions; mais les paysans répondaient: — « C'est le malheur des temps! » Ils avaient bien des mots pour dire de plus que les riches et les nobles sont menés comme des loups, que c'est dommage!... Et pourtant, hormis quelques gars des plus proches endroits de par ici, personne ne voulait entendre parler de prendre son fusil et de marcher contre les bonnets rouges. Hier donc, c'était la Saint-André, jour d'assemblée

à Saint-Ermel, comme vous savez; Jean du Gavre revenait de Vannes. Il nous raconte qu'on avait brûlé Kermarek et que les sans-culottes étaient en route pour Rosven, — mais par bonheur le bon Dieu les a fait rentrer à Vannes, soûls de vin et de méchanceté!... Je me tournais vers mes enfants: « C'est le cas, mes fils, d'aller encore une fois au bourg et de faire comme disait M. de Kerfuntun! » Et tous mes enfants sont allés; et les voici de retour encore une fois.

A mesure que le vieux paysan parlait, son langage devenait plus énergique et plus harmonieux. Souvent, il faut le déclarer, il avait recours à des expressions et à des tours de phrase purement bretons. Il acheva d'une manière poétique, comme un barde qui improviserait; des larmes roulaient dans ses yeux et sa voix vibrait de douleur, quand il s'écria en dialecte vannetais:

— « Mais, Messieurs, les méchants ont encore plus de courage que les bons!

« On dirait que l'esprit maudit a ôté le cœur aux vrais Bretons de la contrée;

« Aux vrais Bretons de la contrée, hormis à mes fils et à moi, qui sommes ici ensemble;

« Qui sommes ici ensemble pour vous obéir jusqu'à la mort;

« Pour vous obéir jusqu'à la mort, et pour vous servir après, car au paradis de Dieu, nous prions le Seigneur du ciel;

« Nous prions le Seigneur du ciel pour les seigneurs de Rosven! »

Après ce récitatif inspiré au vieux fermier par l'exaltation croissante de ses pensées, un silence de quelques secondes régna dans la grand'salle.

Seulement le capitaine de vaisseau, frère de lait du père Gavésio, s'avança vers lui et lui serra la main droite. Le paysan porta la main gauche sur ses yeux et les cacha. Puis d'une voix étouffée:

— Sur ma foi de chrétien, et sur le salut de mon âme, dit-il, j'ai fait tout ce que j'ai pu.

— Bien! Pierre, bien, mon ami, reprit le marin, console-toi! Quand un honnête homme a rempli ses devoirs, il ne doit point désespérer ainsi.

— Je ne me désespère pas, monsieur Michel, mais je pleure... Un chrétien, comme dit M. le recteur, ne doit jamais se désespérer, vu que c'est douter de la bonté de Dieu.

Alain avait contracté des habitudes militaires qu'il conservait sous son habit de paysan; vers la fin du discours de son père, il prit la pose roide d'un soldat sous les armes, et porta la main droite à la hauteur de l'œil en regardant Ermel.

Quant aux autres paysans, les uns s'étaient croisés les bras sur la poitrine, les autres s'appuyaient sur leurs gros bâtons, les épaules voûtées, la tête haute.

(A suivre.)

G. DE LA LANDELLE.

## Théâtre de Saumur.

SAMEDI 4 octobre 1879,

UNE SEULE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE

Par la Compagnie des Tournées Littéraires et Dramatiques,

(M. DORNAÏ, directeur; M. NORAÏ, administrateur)

Avec le concours de MM. Fabrègues, Perrier, Dherbilly, Delille, M<sup>lle</sup> Constance Meyer, artistes du théâtre de la Porte-Saint-Martin, MM. Lacleidière, Tony Seiglet et Alexandre fils, artistes du théâtre de l'Ambigu.

## LES EXILÉS

Pièce à grand spectacle, en 8 actes, de MM. E. Nus et Lubomirski (jouée en 1877 au théâtre de la Porte-Saint-Martin).

Costumes nouveaux identiques à ceux du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Au 6<sup>e</sup> tableau, INCENDIE réglé par M. Ruggieri.

Entre le 6<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> tableau, il y aura un entr'acte de 20 minutes pour la pose du décor du COMBAT SUR LES RIVES DE L'ANGARA.

S'adresser, pour la location, chez M. COURANT, rue de la Comédie, et, pour avoir des cartes à l'avance, chez le Concierge du Théâtre.

(Vifs applaudissements); entre de tels contractants, l'affaire est toujours meilleure pour l'un que pour l'autre (Rires); il y a, il est vrai, le chapitre des compensations: cherchons celles de la République; à l'extérieur, elle n'inspire pas de sympathies et ne trouve pas d'alliances; de là, pour améliorer ses relations, la nécessité d'acheter, au prix des concessions commerciales, d'éphémères bienveillances. (Bravos prolongés.) A l'intérieur, ce sont d'autres préoccupations: elle a à remplir vis-à-vis du nombre, sur lequel elle s'appuie, un de ses plus téméraires engagements: « l'augmentation progressive des salaires, en raison inverse du travail et de la valeur du produit. » (Applaudissements.)

» C'est assurément un problème insoluble, un leurre, dont les termes sont absolument inconciliables. Mais si on ne s'arrête pas devant l'évidence, s'il faut que la démonstration vienne du fait, le fait nous aura ruinés. (Bravos prolongés.) Sur qui pèsent en effet les tarifs des traités de commerce? Sur vos cultivateurs! C'est vous qui êtes sacrifiés (Vifs applaudissements), vous, le sol, vous, l'agriculture française! (Bravos prolongés.)

» Cette politique économique est donc à double effet: le premier peut ruiner la France, le second la divise en deux camps: « les consommateurs et les consommés. » (Triple salve d'applaudissements.) Or, tout gouvernement qui s'appuie sur l'antagonisme des classes est un gouvernement voué aux luttes interminables et condamné à toujours vaincre.... A vaincre qui? des citoyens. (Bravos.)

» La France, succombant sur un champ de bataille, peut se résigner momentanément aux conséquences de sa défaite; mais, vis-à-vis d'elle-même, au regard des siens, être partagée en catégories de vainqueurs et de vaincus, non.... (Vifs applaudissements.) Elle n'acceptera jamais de dominateurs, pas plus ceux d'en bas que ceux d'en haut. (Bravos.) Ce qu'elle veut, c'est la cohésion de ses forces sociales, équilibrées, coordonnées dans de sages et libérales institutions; la sécurité de sa puissance productrice sous l'égide d'un gouvernement respectable et respecté. (Bravos prolongés.)

» Ce programme, messieurs, est celui de la Monarchie; que dis-je? il est son essence. C'est elle qui a fait le territoire; il est le produit de son travail séculaire; alliances, héritages, guerres glorieuses, ce sont nos rois qui ont composé, pétri, amalgamé cette terre féodale et morcelée, et qui ont fait une terre française, le piédestal d'une nation fière, illustre et puissante. Aussi, entre elle et la Monarchie, existe-t-il un lien que rien, au fond, ne peut rompre. Nos gloires et nos malheurs en sont les fibres indestructibles. (Bravos répétés.)

» Un siècle de révolutions, d'essais, de tentatives de toute nature n'aura bientôt, finalement, servi qu'à en démontrer l'inanité, et à établir cette vérité: « A la Monarchie, seule, il appartient de défendre et de développer nos intérêts nationaux, parce que c'est elle qui les a fondés. » (Vifs applaudissements.)

» Mais si elle a fait l'unité du territoire, elle n'a pas moins fait l'unité de la nation, et c'est là ce qui lui défend de partager les passions des partis. De ce rôle, elle ne saurait non plus déchoir. Sa mission est de les apaiser par sa longanimité, d'ouvrir les bras aux hommes de bonne volonté, et elle y réussit à son heure. (Bravos.)

» Enfin est venue l'improvisation de M. Numa Baragnon, qui a charmé, séduit et enlevé tour à tour son auditoire. En voici le passage le plus saillant:

« Pourquoi le bonheur de la France est-il lié au rétablissement de la Monarchie, de cette Monarchie qui a fait l'unité du sol et celle de la nation, l'unité physique et l'unité morale du pays? »

» Elle nous manque et nous en souffrons, et à ce propos qu'on ne nous accuse pas d'être des factieux. On a dit beaucoup de choses sur le banquet de Chambord, on a parlé de conciliabules secrets, de plans qui seraient préparés ici contre les lois (Rires); notre ambition est tout autre et plus grande, nous ne conspirons pas, nous vivons (Applaudissements répétés), et nous entendons que le pays le sache, et c'est devant lui que nous proclamons hautement ce que nous voulons. (Nouveaux applaudissements.)

» La France a deux grands besoins: l'autorité et la liberté.

» Quand la première n'est pas respectée,

quand la seconde manque de garanties qui l'assurent à tous les citoyens, un pays est bien près d'être rayé de la liste des nations civilisées.

» Or, j'affirme que la Royauté seule peut nous donner ces deux grands bienfaits. (Très-bien! très-bien!)

» Où est aujourd'hui l'autorité? » Un journal ami du pouvoir actuel et trop facilement résigné disait récemment: « l'autorité sommeille; triste aveu! car l'autorité qui sommeille est une autorité qui meurt. Remarquez que je ne parle pas du fonctionnaire exerçant plus au moins bien sa tâche habituelle, mais de cette grande autorité morale qui s'exerce au nom du droit et du bon sens et dont le gouvernement a la garde. »

» De quel douloureux spectacle n'avons-nous pas été témoins récemment? Il y a quelques jours, dans nos ports du Midi, débarquaient des hommes que nous eussions accueillis avec commisération s'ils étaient revenus repentants en même temps que pardonnés (Applaudissements), et plusieurs, je n'en doute pas, ont compris leur situation nouvelle; mais qu'a-t-on fait de beaucoup d'entre eux? On a érigé leur retour en une sorte d'offensive revanche contre la magistrature qui les avait condamnés, contre l'armée qui les a vaincus, et même contre le gouvernement républicain qui les a justement frappés. Ainsi toutes nos grandes institutions sociales ont reçu une grave offense d'une mesure qui pouvait être salutaire si le véritable apaisement en fut résulté.

» Mais le gouvernement actuel est placé dans de telles conditions que, malgré lui, il doit subir que ces amnisties soient transformées en martyrs. (Très-bien! très-bien!)

» C'est ici qu'éclate l'invincible supériorité de la Monarchie. Elle seule eût pu pardonner dès 1871; mais alors chaque chose fût demeurée à sa place, le coupable pardonnerait aurait gardé son véritable caractère, et on n'aurait pas promené des amnisties comme autant de drapeaux funèbres rappelant pour les glorifier d'épouvantables souvenirs. (Bravos et applaudissements prolongés.)

» Le devoir du pardonné, c'est le repentir; il eût été plus facile, en face de cette autorité paternelle de qui on l'aurait reçu comme une grâce, tandis qu'aujourd'hui, devant ceux qui reviennent en triomphateurs, on est condamné à dormir.

» L'autorité royale, telle que nous la comprenons, n'est point, d'ailleurs, cette autorité absolue qu'on nous reproche sans cesse en nous appelant les hommes du passé; c'est l'autorité à la fois paternelle et éclairée, telle que l'a toujours entendue notre Monarchie nationale et traditionnelle. (Bravos.) Bien loin d'imposer au pays une immobilité systématique, la Monarchie française est un régime fécond qui, sous la sauvegarde de l'hérédité, n'a jamais cessé de se prêter au développement de nos institutions suivant les besoins du temps et le vœu des populations. (Bravos et applaudissements prolongés.)

» Et la liberté, la France n'en est-elle pas jalouse? Elle est pour elle, je ne dirai pas une idole, mais l'objet de son profond attachement. Or, le sort de la liberté est intimement lié au respect et à la fermeté de l'autorité. A ce titre, la Monarchie lui offre des garanties que le régime actuel ne saurait lui donner.

» Aujourd'hui, par une étrange contradiction, on semble méconnaître ce qui est la liberté vraie en même temps qu'on ne résiste pas à ce qui est la licence.

» Il semble que la liberté du bien soit entravée, tandis que celle du mal a le champ libre. Pour n'en citer qu'un exemple, la liberté d'enseignement, la plus nécessaire, la plus sacrée parce qu'elle touche aux droits du père de famille, la plus inoffensive même vis-à-vis de l'Etat, qu'en veut-on faire sous prétexte de la réglementer? Quel père de famille ne se sent pas menacé de se voir ravir l'âme même de ses enfants? (Applaudissements répétés.) Et pendant ce temps, pendant que la liberté religieuse souffre, le gouvernement assiste à une effroyable licence qu'il veut conjurer peut-être, mais en vain, car la situation est plus forte que lui. Quand vit-on jamais notamment la presse arrivée à un état de dévergondage qui ne permet plus de la citer? la foule s'habituant à donner sur la place publique des ordres tumultueux à nos soldats, et ceux-ci jouant la *Marseillaise* à son commandement!

» Je ne rappelle pas tous ces faits pour le vain plaisir de critiquer ceux qui nous

gouvernent, ils ont peut-être d'excellentes intentions, mais c'est le malheur du régime actuel de ne pouvoir jamais nous donner ni l'autorité, ni la liberté, les deux choses dont la France a le plus besoin. (Bravos.)

» La Monarchie, elle, nous les donnera quand le pays le voudra; elle est la suprême espérance de la patrie, c'est pourquoi les royalistes ont le droit d'inviter tous les conservateurs à s'unir autour du principe qu'elle représente et du nom que nous fêtons aujourd'hui. »

## Etranger.

**RUSSIE.** — Des lettres de Saint-Petersbourg parlent d'armements extraordinaires qui se font en ce moment dans le sud de la Russie. On y met une telle activité qu'il semble que c'est à bref délai que le branle-bas va commencer.

Une de ces lettres annonce également que les officiers russes, en ce moment à l'étranger, ont reçu l'ordre de rejoindre leurs régiments.

**ALLEMAGNE.** — Le prince de Bismark a écrit un long mémoire sur sa visite à Vienne, et l'a envoyé à l'empereur Guillaume.

— On écrit de Berlin, 30 septembre :

« La Pologne qui, au cours des opérations militaires entre les Russes et les Turcs, avait donné un grand exemple de sagacité, se montre aujourd'hui très-irritée que des concessions religieuses et politiques ne lui aient pas été déjà accordées en récompense de ses services. On veut voir dans cette sourde agitation la main du comte Andrassy. »

**ITALIE.** — On télégraphie de Rome, 30 septembre :

« M. Gambetta sera ici dans quelques jours, plus ou moins incognito. Il veut se rendre compte, par lui-même, de la manière dont l'Italie s'est engagée avec la Russie. Ce voyage a une grande importance politique dont M. Waddington s'apercevra un jour à ses dépens. »

## Chronique Locale et de l'Ouest.

### THÉÂTRE DE SAUMUR.

L'ouverture de la saison théâtrale d'opéra aura lieu à Saumur lundi prochain 6 octobre, avec *SI J'ÉTAIS ROI!* opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, musique d'Adam.

Cette première représentation nous permettra d'entendre tous les premiers sujets de l'opéra. Voici, d'ailleurs, la distribution des principaux rôles de la pièce :

Zéphoris, pêcheur, M. Gense; Mossoul, roi de Goa, M. Rougé; Kadoor, M. Sureau; Piféar, M. Delersy; Zizel, M. Letellier; Atar, M. Constant; Neméa, M<sup>me</sup> Naddi-Valée; Zélide, M<sup>me</sup> Marie Boulangeot.

### RETRAITÉS MILITAIRES.

MM. les officiers des armées de terre et de mer, retraités par les lois de 1854 et 1864, sont invités à se réunir en comité mercredi prochain, 8 du courant, à 2 heures précises, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville d'Angers, pour examiner une circulaire du Comité d'initiative de Paris sur l'unification des pensions, et aussi pour prendre une résolution sur les moyens à employer pour répondre au désir exprimé dans cette circulaire.

Il serait très-intéressant que MM. les officiers des autres villes du département voulussent bien se joindre à leurs camarades d'Angers.

### TOURS.

On écrit de Tours, le 29 septembre :

« Hier soir, au théâtre, ont joué *Charlotte Corday*, de Ponsard. La foule a accueilli par un silence glacial les tirades des Girondins; mais celles des Jacobins ont été applaudies à outrance. Les vers les plus sanguinaires ont excité des trépignements d'enthousiasme. Des femmes ont crié à plusieurs reprises: « Vive Danton! vive Marat! » Tout le Conseil municipal assistait souriant à ce spectacle, qui lui paraissait la chose du monde la plus naturelle. »

### POITIERS.

Le sieur Jean Courtois, âgé de 44 ans, fermier à Vandœuvre, revenait de Poitiers, monté dans une charrette avec une quinzaine de personnes. En arrivant à la côte d'Auxances, commune de Migné, il voulut descendre pour guider son attelage; mais il perdit l'équilibre d'une façon si malheureuse qu'il se rompit la colonne vertébrale.

M. le docteur Pascal, appelé à lui donner des soins, n'a pu que constater la mort de l'infortuné fermier.

Courtois était marié et père de six enfants, dont l'aîné n'a que 49 ans.

### NANTES.

On lit dans *l'Espérance du peuple* :

« Les vigneron sont très-inquiets des retards que le froid apporte à la maturité du raisin. Ce temps est vraiment calamiteux, et pour peu qu'il dure, les raisins auront beaucoup de peine à mûrir. »

## Faits divers.

*Affreux accident.* — On lit dans le *Journal du Cher* :

« Un terrible accident est arrivé samedi soir au polygone: Des artilleurs, en revenant de la corvée dans les bois de Soye, trouvèrent sur leur chemin un culot d'obus encore rempli de poudre. Ils commirent alors la grave imprudence d'y jeter une allumette enflammée; aussitôt une détonation se fit entendre et, l'obus éclatant, atteignit de ses débris quatre de ces malheureux, leur faisant de graves blessures; le cinquième eut la figure brûlée par la poudre. Un groupe d'artilleurs, qui passait près de là, accourut au bruit de la détonation, et put relever les victimes qui ont été immédiatement transportées à l'hôpital militaire.

» Les médecins militaires ont dû pratiquer l'amputation de la jambe à l'un des blessés. »

\*\*

Le comte Nicolas Potocki vient de recevoir de Russie un trotteur qui s'appelle *Neva*, et qu'il a payé le modeste prix de 34,000 fr.

*Neva* est une jument de moyenne taille. Elle fait, dit-on, le kilomètre au trot en une minute trente-deux secondes.

\*\*

*Récolte du blé aux États-Unis.* — On télégraphie de Washington, à la date du 27 septembre, que le rapport du bureau agricole pour le mois de septembre constate, d'après les chiffres de la récolte du blé, que cette récolte dépassera en importance celle de 1878.

\*\*

*La neige.* — Le premier plateau du Jura est couvert de neige depuis quelques jours. Les hauteurs de Larmon, dit le *Journal de Pontarlier*, sont toutes blanches.

Les artilleurs ont été forcés d'interrompre le tir et de quitter leurs tentes. Le maire de Pontarlier a fait publier à son de caisse un appel analogue à celui qu'il adressa l'an dernier en pareille circonstance aux habitants de Pontarlier pour les prier de fournir un abri aux artilleurs et à leurs chevaux. Depuis vendredi soir, le 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie est logé dans les monuments publics et chez les habitants.

\*\*

Un paysan des environs de Saint-Mesmin a découvert dernièrement, dit le *Libéral vendéen*, une bague d'or du cinquième siècle, dont le chaton est formé par un sou de Placidie, princesse célèbre, sœur de l'empereur Honorius. Cette pièce a été soudée à l'anneau aplati en-dessus, pour présenter une surface plus adhérente. Deux gros fils d'or, enroulés autour du même anneau, forment oreillons.

Le sou d'or de Placidie est un type assez rare. Il porte, au revers, la légende *SALVS REIPUBLICÆ*, et dans le champ une couronne, au milieu de laquelle se voit le monogramme du Christ.

La coutume de monter les monnaies en bague, qui semble d'origine romaine, s'est continuée, en Gaule, jusque sous les premiers Carolingiens. Celle trouvée à Saint-Mesmin pèse environ 14 grammes.

